



Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

42 | 2000

Approches sociolinguistiques du plan phonique

Le E caduc interconsonantique en tant que variable sociolinguistique

Une étude en région parisienne

Anita Berit Hansen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/777>

DOI : [10.4000/linx.777](https://doi.org/10.4000/linx.777)

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2000

Pagination : 45-58

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Anita Berit Hansen, « Le E caduc interconsonantique en tant que variable sociolinguistique », *Linx* [En ligne], 42 | 2000, mis en ligne le 21 juin 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/777> ; DOI : [10.4000/linx.777](https://doi.org/10.4000/linx.777)

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Le E caduc interconsonantique en tant que variable sociolinguistique

Une étude en région parisienne

Anita Berit Hansen

Introduction

- 1 Selon la terminologie labovienne, une variable linguistique peut être caractérisée comme une variable sociolinguistique (Labov 1976 :324) quand elle peut être mise en rapport systématique avec un ou plusieurs facteurs non linguistiques. Ces facteurs sont par exemple la situation, l'âge, le sexe ou l'appartenance sociale du locuteur. En français, la voyelle dite E caduc (ou schwa) présente, dans certains contextes du moins, un jeu de variation intéressant entre absence et présence, qui invite à utiliser le terme de variable sociolinguistique. Nous pensons au E caduc après une seule consonne - (V)C_C - en monosyllabes ou en syllabe initiale de mots polysyllabiques, comme dans les exemples suivants : *mais le garçon, dans la semaine*. Pour ces contextes, les descriptions traditionnelles (par exemple Grammont 1963, Fouché 1959, Delattre 1966) parlent de l'influence de la vitesse d'élocution et de la place dans le groupe rythmique : situé en début de groupe (*Le sac, Venez*), le E caduc se maintiendrait relativement bien, tandis qu'à l'intérieur d'un groupe (comme dans les exemples mentionnés plus haut), il aurait tendance à tomber, sauf si le débit d'élocution est ralenti.¹ Restant dans l'optique du débit, Herslund (1989 :63) propose même un modèle à trois vitesses (andante, allegro, presto) pour décrire le jeu de la voyelle. De l'importance du débit, on passe facilement à l'importance du type de message ou du style (un sujet exploré par Lucci 1976, 1983 et par Léon 1987, 1993 entre autres). De là, il n'y a qu'un pas à franchir pour postuler des contraintes sociales. Selon Lucci, il y aurait « une couche socioculturelle ne connaissant, dans la pratique, qu'un seul type de message », à savoir la conversation relâchée caractérisée par la chute répandue du E caduc, et des « locuteurs habitués à manier les diverses variantes situationnelles d'une même langue » (Lucci 1976 :103). Léon cite les E caducs parmi les phénomènes qui présentent à la fois une variation situationnelle et une

variation sociale (Léon 1997 :106). Pulgram pensait d'ailleurs déjà que « lower class speakers are normally inclined to use fewer /ə/s » (Pulgram 1961:309).

- 2 Malgré ces commentaires, le E caduc a rarement fait l'objet d'études sociologiques véritablement comparatives. Les quelques études concrètes que nous connaissons n'aboutissent pas aux mêmes conclusions. Malécot, qui a examiné le rôle de plusieurs facteurs sociologiques et psychologiques d'une part (âge, sexe, profession, sujet de la conversation, attitudes envers l'interlocuteur *etc.*), extra-phonétiques d'autre part (vitesse, intensité), conclut que c'est de loin le dernier type de facteurs qui affecte le plus le mécanisme du E caduc (Malécot 1976 :107). Léon, qui a comparé le parler de Bernard Pivot avec celui d'un routier tourangeau (Léon 1993 :206-207), affirme que les deux sujets réalisent exactement le même type de syncope, et avec des fréquences très proches, dans le cas de la chute du *ne*, de *il y a > ya*, et de la chute du *l + consonne : i'm'a dit*. Pour le E caduc en revanche, qui ne figure que dans la conclusion sur l'enquête, il écrit : « La différenciation entre les deux types de parlure s'opère au plan linguistique par une fréquence plus élevée des phénomènes de syncope, y compris l'absence de liaisons et d'E caducs (...) pour le cas populaire. » (ibid.207). Il faut donc croire que cette différence de fréquence a été observée.
- 3 Dans cet article, nous visons à contribuer à cette discussion : est-ce que des facteurs externes autres que stylistiques, comme par exemple l'appartenance sociale du locuteur, contraignent la variation du E caduc en position (V)C_C, en monosyllabes et en syllabes initiales ? Dans l'hypothèse d'une réponse affirmative, on s'attendrait à ce que les locuteurs les plus aisés maintiennent plus souvent leur E caduc en parlant que les autres, même quand le type de situation est tenu constant. Sont également traités les cas en syllabes médianes de mot dans nos analyses puisque certains observateurs du français parlent d'une tendance générale à la stabilisation de la voyelle en contexte (V)C_C dans ces dernières décennies (Morin 1978, 1988, Fónagy 1989, Walter 1977, 1982, 1990), tendance qui toucherait même les syllabes médianes de mot, présentant normalement une chute obligatoire du 'e' (*appeler*, Fónagy 1989 :238, *rinçe-doigts*, Walter 1976 :310-317)). Cette tendance générale à la stabilisation proviendrait d'ailleurs du haut de la société, (« les hommes politiques, les présentateurs de la télévision et de la radio et les professeurs » Walter 1990 :34-35), et renforcerait donc l'hypothèse que le maintien du E caduc, dans les positions en question, est un trait d'un parler socialement prestigieux.
- 4 Notre enquête s'est faite en deux temps. Une première partie a été effectuée à Paris en 1989, parmi des Parisiens cultivés (Hansen 1994), une deuxième en 1992-93, également à Paris, auprès d'informateurs socialement défavorisés. Les deux enquêtes ont été réalisées autour d'un même modèle : les locuteurs ont été enregistrés lors d'une interview (seuls face à l'enquêteur), lors d'une conversation à trois (avec la participation d'un ami de leur choix), et pendant la lecture d'une série de textes construits délibérément pour faire apparaître un grand nombre de mots avec E caduc dans des contextes linguistiques pertinents². Il y a environ 1h½ à 2h d'enregistrement par personne. Nous résumerons d'abord les résultats de la première enquête (*cf.* Hansen 1994) pour présenter ensuite ceux tirés de la seconde.

L'enquête de 1989 - les Parisiens cultivés

- 5 En 1989, vingt-quatre informateurs au total ont été enregistrés. Ils étaient tous de langue maternelle française, avaient tous vécu plus de la moitié de leur vie à Paris ou en région

parisienne, et avaient tous un lien privilégié avec le système éducatif : les adultes (au nombre de huit, âgés de 40 à 55 ans) étaient diplômés d'études supérieures et les jeunes (au nombre de seize, âgés de 15 à 25 ans) étaient lycéens ou étudiants avec au moins un des parents diplômé d'études supérieures.

- 6 En ce qui concerne la langue parlée des locuteurs (conversations à trois et interviews), l'analyse s'est faite sur environ 10 à 12 minutes d'enregistrement de chacune des situations. Les E caducs analysés ont été repérés selon un critère graphique : il s'agit des *e* sans accent, en syllabe ouverte, plus quelques *ai* et un *on* susceptibles de tomber (*faisons, faisant, Monsieur*). Nous avons décidé d'exclure les cas suivants : les syllabes contiguës avec E caduc (comme *je me le demande, devenais*), puisque ces cas présentent un comportement souvent particulier, ainsi que les E caducs obligatoirement prononcés, que ce soit à cause d'une hésitation (*mais le...*), à cause d'une position devant un 'h aspiré' (*le héros*), devant consonne sonore + /j/ (*atelier, venions*), ou encore entre deux occlusives après une pause (// *depuis ; /de temps en temps* (excepté *petit*)).
- 7 Les résultats globaux (basés sur 8657 E caducs au total, dont 3687 en lecture) figurent dans le tableau 1, adapté de Hansen 1994 :33 :

Tableau 1. Maintien du E caduc en (V)C_C (corpus 1989, Parisiens cultivés)

	Conversation	Interview	Lecture
Monosyllabe	31 %	32 %	77 %
	360/1146	582/1810	919/1190
Syllabe initiale	36 %	38 %	90 %
	175/487	288/762	1348/1493
Syllabe médiane	0.4 %	1 %	21 %
	1/267	5/497	212/1004

- 8 Un premier résultat est le décalage important entre le maintien du E caduc en lecture, d'une part, et en langue parlée, d'autre part, quel que soit le type de syllabe examiné. Par contre, la différence attendue entre conversation et interview ne s'est pas produite : dans tous les contextes, les taux de maintien sont quasi-identiques d'une situation à l'autre (les écarts minimes en faveur de la situation la plus formelle ne sont pas statistiquement significatifs, évalués avec un test Chi²). Comme nous l'avons déjà montré (1994 :33), cette constatation n'implique pas que la conversation et l'interview soient complètement parallèles au niveau phonétique en général. Les [ɐ] prépausals du type *A la fac*-[ɐ] sont par exemple réalisés de façon beaucoup plus extrême dans la conversation (avec parfois des prononciations nasalisées ou très ouvertes) que dans l'interview (Hansen 1991, 1997). Mais à côté du décalage, prévisible, entre le style parlé et le style lu, qu'en est-il de l'effet de l'âge et du sexe des informateurs dans la variation ?
- 9 Les jeunes maintiennent significativement *moins* de E caducs en monosyllabes et en syllabes initiales que les adultes dans la langue parlée (monosyllabes : 28 % vs. 40 %,

syllabes initiales 31 % vs. 48 %). Un ancrage choisi dans le corpus de Péretz-Juillard enregistré en 1972-74 (Péretz-Juillard 1977, 71 locuteurs), comportant 16 locuteurs parisiens comparables aux nôtres (756 occurrences du E caduc) a montré ce même comportement des générations, et avec des taux qui ne sont pas statistiquement différents de ceux de 1989 : faire tomber beaucoup de E caducs est tout simplement un comportement jeune (*cf.* Hansen 1994 :35). Ce résultat va en même temps à l'encontre de l'hypothèse d'une stabilisation en cours évoquée *infra*, en tout cas parmi les locuteurs parisiens cultivés étudiés. Un autre indice de ce manque de stabilisation est la quasi-absence de E caducs prononcés en position médiane de mot dans le langage parlé des locuteurs de 1989 (0,4-1 %). En revanche, le taux élevé en lecture (21 %) pourrait en constituer un indice, mais en l'absence de données comparables pour les locuteurs de 1972-74, nous ne pouvons malheureusement pas savoir s'il en a toujours été ainsi en lecture, ou s'il s'agirait d'un comportement nouveau.³

- 10 L'âge joue donc un rôle important pour l'usage du E caduc interconsonantique en français parlé, contrairement à ce qu'avait indiqué Malécot (1976). On peut objecter qu'il s'agit là peut-être d'une différence en termes de vitesse d'élocution, plutôt que d'un conditionnement sociolinguistique indépendant, mais en situation de lecture, nous avons curieusement observé des rapports inversés entre les générations : les jeunes (et surtout les plus jeunes) ont ici des taux de maintien *plus élevés* que les adultes dans toutes les positions étudiées, (monosyllabes : 79 % vs. 74 % (15 à 19 ans : 89 %), syllabes initiales : 91 % vs. 88 % (15 à 19 ans : 94 %), syllabes médianes 21 % vs. 20 % (15 à 19 ans : 27 %). Pour accepter l'idée de l'importance de la vitesse d'élocution, il faudrait alors supposer que les jeunes vont plus vite en parlant, mais moins vite en lisant que les adultes. Nous n'avons pas contrôlé le paramètre du débit, et celui-ci reste donc une explication possible, mais nous sommes plus enclins à croire que les jeunes (et surtout les adolescents) ressentent une insécurité linguistique plus forte que leurs aînés devant une tâche scolaire comme la lecture.
- 11 Si l'âge semble intéressant, le sexe des locuteurs n'est pas une variable pertinente pour le phénomène étudié. Que ce soit en langue parlée ou en lecture, il n'y a pas de différences significatives entre l'usage du E caduc interconsonantique par les hommes et par les femmes, quelle que soit la position de cette voyelle dans le mot⁴. Il faut cependant signaler la plus grande disparité des taux de maintien dans le groupe masculin en langage parlé (les plus jeunes garçons gardant assez peu de E caduc, en dessous de 20 % pour certains en monosyllabe et en syllabe initiale). Il semblerait que les jeunes garçons se permettent un plus grand écart par rapport à la norme que leurs aînés, les femmes formant un groupe plus homogène. On remarque un usage exactement opposé en lecture, situation dans laquelle ces mêmes jeunes garçons maintiennent plus de E caducs que leurs aînés (certains près de 100 % en syllabe initiale). Ce comportement peut être, encore une fois, caractérisé comme le reflet d'une espèce d'insécurité linguistique.
- 12 Cette première partie de notre enquête a donc confirmé que la variation du E caduc interconsonantique est contrainte par des facteurs stylistiques, mais elle a aussi montré que l'âge (et dans une moindre mesure, le sexe) des locuteurs joue un rôle.

L'enquête de 1992-93 - les Parisiens socialement défavorisés

- 13 En 1992-93, treize informateurs supplémentaires (huit adultes, cinq jeunes) ont été enregistrés à Paris et en région parisienne. Ils répondaient aux mêmes critères d'inclusion que ceux du premier corpus en ce qui concerne leur langue maternelle et leur lien avec Paris. En revanche, tous étaient issus d'un milieu socioculturel à formations techniques courtes, ne réclamant pas le bac. Dans le cas des adultes, c'était leur formation propre qui comptait ; dans celui des jeunes, c'était la formation de leur parents. Le choix de ces critères s'explique par le fait que l'obtention du baccalauréat s'est beaucoup généralisée parmi les jeunes Français ces derniers temps, sans que cela implique forcément une origine favorisée sur le plan socioculturel (le pourcentage de bacheliers par générations était 11-12 % en 1960-65, 36 % en 1988, 51.2 % en 1992, 61.2 % en 1996 (Quid 1999 :1243a)). On peut se demander si la formation du locuteur et / ou de ses parents est un outil de classement sociolinguistique suffisant. Nous l'avons choisie parce que c'est un critère sociologique relativement facile à appliquer sur les informateurs par rapport aux indices socio-économiques complexes qui sont parfois appliqués en sociolinguistique (voir une discussion critique de l'établissement de ces indices combinés dans Milroy (1987 :97-101) ou dans Albris et al. (1991 :19-24)).
- 14 Etant donné les principaux résultats sociolinguistiques de notre enquête de 1989, que nous venons d'esquisser, un certain nombre de décisions se sont imposées pour l'analyse du second corpus : dans la mesure où la conversation et l'interview sont apparues quasi-identiques vis-à-vis du problème du E caduc, nous travaillerons uniquement avec les données des interviews. Nous privilégierons un échantillon équilibré entre adultes et jeunes - puisque le facteur de l'âge s'est révélé important - en sélectionnant cinq adultes parmi les huit enregistrés. Notre corpus pour les analyses suivantes est donc composé de cinq adultes (42 à 58 ans) et de cinq jeunes (16 à 23 ans), les méthodes d'analyse étant les mêmes que pour le premier corpus (délimitation de la variable, quantité analysée par style). L'échantillon compte 6 femmes et 4 hommes au total, mais, puisque le corpus est trop restreint pour permettre une analyse indépendante des facteurs d'âge et de sexe à la fois, nous n'exploiterons pas cette dernière dimension.
- 15 Les données des interviews de ce corpus se présentent comme dans le tableau 2. Au total 926 occurrences de E caduc ont été étudiées dans ce style.

Tableau 2. Maintien du E caduc en (V)C_C (corpus 1992-93, Parisiens socialement défavorisés).
Style : interview

	Monosyllabes		Syllabes initiales		Syllabes médianes	
Jeunes						
AM_f	34 %	(26/76)	40 %	(8/20)	0 %	(0/10)
LB_f	45 %	(29/64)	44 %	(12/27)	0 %	(0/13)
ER_f	18 %	(11/60)	38 %	(6/16)	0 %	(0/11)

LM_h	15 %	(9/60)	23 %	(5/22)	0 %	(0/13)
JB_h	19 %	(4/21)	25 %*	(1/4)	0 %*	(0/4)
Adultes						
FB_f	32 %	(19/60)	44 %	(8/18)	8 %	(1/13)
AT_f	37 %	(25/68)	41 %	(7/17)	0 %	(0/14)
PR_h	51 %	(41/81)	67 %	(10/15)	0 %	(0/13)
AP_h	20 %	(12/59)	23 %	(3/13)	0 %	(0/14)
LF_f	15 %	(12/79)	50 %	(7/14)	4 %	(1/27)
Total	30 %	188/628	40 %	67/166	1,5 %	2/132

(* : moins de dix occurrences de la variable)

- 16 La comparaison de ces résultats, en tant que moyennes pour les locuteurs dans leur ensemble, avec les résultats obtenus pour les Parisiens cultivés (cf. le tableau 1), montre de toute évidence que l'usage du E caduc interconsonantique ne diffère pas significativement d'un groupe socioculturel à l'autre, qu'il s'agisse de monosyllabes (32 % vs. 30 %), de syllabes initiales de mots polysyllabiques (38 % vs. 40 %) ou de syllabes médianes de mots polysyllabiques (1 % vs. 1,5 %). Une première explication de ce peu de différence entre les deux groupes de locuteurs pourrait être, évidemment, qu'ils ne se distinguent pas assez socialement l'un de l'autre, donc que nous n'avons pas réussi à trouver des Parisiens d'une couche véritablement populaire. D'autres faits contredisent cependant cette dernière idée puisque certains de nos locuteurs du corpus 'défavorisé' présentent effectivement d'autres traits phonétiques caractéristiques du français parisien populaire tels que la palatalisation du /k/ (*le bac* [lə 'bakj], *placard* [pla'kja:ʁ] par exemple (cf. Léon 1993 :204)) et la distinction de deux /A/ ([a] dans *passé*, *passent*, *pas*, par exemple et [æ] dans *samedi*, *actualité*, *parfois*, *moi*⁵). De plus, les mêmes locuteurs ont témoigné d'une prononciation plus fréquemment arrondie et fermée de la voyelle nasale /ã/ - qui tend ainsi vers /õ/ - que les locuteurs favorisés (Hansen 1998 :240-244). Il faut donc conclure, dans un premier temps, que le E caduc interconsonantique est moins sensible aux différences socioculturelles entre les locuteurs que certaines autres variables phonétiques du français parlé.
- 17 En affinant l'analyse - c'est-à-dire en maintenant l'opposition des deux groupes sociaux tout en les opposant génération par génération - nous avons découvert un seul contexte où le E caduc semble se maintenir plus fréquemment parmi les Parisiens cultivés que parmi les Parisiens socialement défavorisés, à savoir dans le groupe d'adultes, en monosyllabes (41 % vs. 31 %, seuil de probabilité 0.01 avec le test Chi2). Autrement, les taux de maintien ne diffèrent jamais significativement d'un sous-groupe à l'autre, quel que soit le type de syllabe où apparaît E caduc. La fonction sociale différenciatrice de cette voyelle apparaît donc comme peu pertinente.

- 18 L'étude des résultats des informateurs du corpus de 1992-93 en situation de lecture (1515 occurrences du E caduc) a cependant rappelé que les deux groupes de locuteurs n'ont pas le même rapport avec la norme linguistique :

Tableau 3. Maintien du E caduc en lecture (corpus 1992-93, Parisiens socialement défavorisés).
Style : Lecture

	Monosyllabes		Syllabes initiales		Syllabes médianes	
Jeunes						
AM_f	86 %	(43/50)	95 %	(59/62)	31 %	(13/42)
LB_f	100 %	(49/49)	98 %	(59/60)	62 %	(26/42)
ER_f	96 %	(45/47)	95 %	(58/61)	26 %	(11/42)
LM_h	98 %	(47/48)	97 %	(60/62)	43 %	(18/42)
JB_f	58 %	(28/48)	92 %	(55/60)	15 %	(6/41)
Adultes						
FB_f	98 %	(48/49)	94 %	(58/62)	50 %	(21/42)
AT_f	92 %	(46/50)	95 %	(60/63)	19 %	(8/42)
PR_h	79 %	(37/47)	90 %	(54/60)	3 %	(1/41)
AP_h	94 %	(44/47)	100 %	(60/60)	48 %	(20/42)
LF_f	74 %	(37/50)	90 %	(56/62)	19 %	(8/42)
Total	87 %	424/485	95 %	579/612	32 %	132/418

- 19 Pour toutes les positions étudiées, les locuteurs défavorisés maintiennent plus de E caducs en lisant que les locuteurs cultivés (seuils de probabilité avec le Chi2 après les chiffres) : en monosyllabes 87 % vs. 77 % (0.001), en syllabes initiales 95 % vs. 90 % (0.01), en syllabes médianes 32 % vs. 21 % (0.001). Différenciation sociale, donc, mais uniquement en lecture où, en revanche, elle est très forte (le résultat se maintenant également si l'on compare les moyennes des jeunes des deux corpus et des adultes des deux corpus, séparément). Plutôt que d'interpréter ce comportement des locuteurs socialement défavorisés comme allant dans le sens de la tendance à la stabilisation du E caduc, décrite dans l'introduction, nous penchons en faveur d'un indice d'insécurité linguistique : mieux vaut prononcer un E caduc de trop, que d'en omettre un fautivement. Cette attitude aboutit à des cas presque démesurés, comme celui du LB_f qui garde environ deux tiers de ses E caduc en position médiane de mots (contexte où l'on voit aussi les plus grands écarts individuels), un comportement qu'on pourrait bien appeler de *hypercorrection* selon le terme de Labov.

- 20 Nous avons vu plus haut que l'âge du locuteur comptait beaucoup pour l'usage du E caduc dans le corpus des Parisiens cultivés, que ce soit dans la langue parlée ou dans la lecture. Dans le corpus des Parisiens socialement défavorisés, en revanche, ces différences entre les générations sont moins prononcées, et ne sont jamais assez importantes pour produire des résultats statistiquement significatifs. A propos de la langue parlée, les taux de maintien du E caduc en monosyllabe diffèrent très peu (jeunes : 28 % (79/281), adultes : 31 % (109/347)), en syllabes initiales de mots, les taux diffèrent davantage (jeunes : 36 % (32/89), adultes : 45 % (35 /77) mais toujours pas assez pour que le test Chi2 évalue la différence comme significative. Avec un corpus de données plus important, le dernier contexte linguistique produirait peut-être un résultat significatif, mais pour le moment, il nous faut conclure que bien que nous ayons une légère variation en faveur du maintien parmi les adultes, les générations sont relativement proches dans le groupe défavorisé. Cette image se répète en lecture, où jeunes et adultes sont étrangement d'accord (contrairement à ce que nous avons vu pour le groupe des Parisiens cultivés) : en monosyllabes, les jeunes maintiennent 88 % des E caducs (212/242), les adultes 87 % (212/243) ; en syllabes initiales, les jeunes prononcent 95 % (291/305), les adultes 94 % (288/307) ; en syllabes médianes enfin, les jeunes ont un taux de maintien assez élevé par rapport à leurs aînés (35 % (74/209) vs. 28 % (59/209)), taux qui ne s'avère pourtant pas pertinent avec le test.
- 21 Pour conclure sur le rôle de l'âge, la tendance découverte parmi les Parisiens cultivés (les jeunes font tomber plus de E caducs que les adultes en parlant, mais en maintiennent davantage en lisant) ne se retrouve que de façon très atténuée dans le groupe des Parisiens moins privilégiés, et dans certains contextes linguistiques uniquement, le résultat général étant une plus grande homogénéité linguistique interne dans ce dernier groupe.

Contraintes linguistiques internes - un accord social

- 22 Nous terminerons notre étude sociale comparative avec une brève analyse des contraintes linguistiques valables pour le jeu de E caduc dans les deux groupes.
- 23 L'importance de la position du E caduc dans le groupe rythmique (pertinent pour les monosyllabes et les syllabes initiales) s'est révélée du même poids dans les deux corpus. Les chiffres sont étonnamment presque identiques, cf. le tableau 4 :

Tableau 4. L'importance de la position du E caduc dans le groupe rythmique

Monosyllabes	pos. médiane dans le GR ⁶	pos. initiale dans le GR
Parisiens cultivés (int.+conv.)	18 % (241/1374)	44 % (701/1582)
Parisiens socialement défavorisés	18 % (56/311)	42 % (132/317)
Syllabes initiales		
Parisiens cultivés (int.+conv.)	30 % (322/1076)	1 % (141/174)

Parisiens socialement défavorisés	34 % (48/143)	83 % (19/23)
-----------------------------------	---------------	--------------

- 24 Même jusque dans les variations lexicales en syllabe initiale de mot (étudiées par Walker 1996, Hansen 1994, Morin 1978, 1988, Tranel 1987a, 1987b, Dell 1973), les deux groupes de Parisiens obtiennent sensiblement les mêmes résultats. Dans le tableau 5, nous n'avons retenu pour la comparaison que les mots qui figurent plus de 6 fois dans les interviews de 1992-93 (chiffres de 1989, pour interview + conversation, repris de Hansen (1994 :50)).

Tableau 5. Maintien du E caduc en (V)C_C : Variations lexicales en syllabe initiale de mot.

Parisiens cultivés		Parisiens socialement défavorisés	
semaine	0 % (0/35)	semaine	0 % (0/9)
demi	2 % (1/65)	demi	0 % (0/20)
petit	6 % (17/282)	demander	17 % (1/6)
demander	14 % (4/29)	petit	26 % (5/19)
regarder	57 % (66/115)	regarder	48 % (14/29)

- 25 Ces mots se retrouvent dans le même ordre en ce qui concerne les enregistrements de 1989, à une exception près (l'ordre des mots *demander/petit*). L'absence (ou la quasi-absence) du E caduc dans les mots *semaine* et *demi* est tout à fait commune pour les deux groupes de locuteurs. Ils ont aussi en commun que les mots commençant avec *re-* perdent plus rarement leur E caduc que les mots commençant autrement (cultivés : *re-* 56 % (214/381), autres 29 % (249/868), défavorisés : *re-* 56 % (40/71), autres 29 % (28/96)). Les pourcentages mêmes de maintien pour ces deux catégories lexicales sont identiques dans les deux corpus de français parlé étudiés.
- 26 Mais il faut ajouter que la prononciation de *re-* est souvent [ʁɔ] chez les informateurs issus du milieu à formations techniques, par exemple *regrouper* [ʁɔgʁupe].⁷

Conclusion

- 27 Une étude sociologique comparative de l'usage du E caduc interconsonantique en français parisien devrait reposer sur un plus grand échantillon de couches sociales, au lieu de simplement deux comme dans la présente enquête, et le nombre de locuteurs dans chacun des groupes aurait pu être plus important (notamment dans le corpus de 1992-93). Nous pensons néanmoins que les quelques résultats que nous avons pu extraire de nos analyses sont assez significatifs en ce qui concerne la question du rôle du E caduc en tant que variable sociolinguistique.
- 28 L'appartenance sociale semble importer très peu pour ce phénomène, en tout cas dans le langage parlé, ce qui était aussi la conclusion de Malécot (1976), mais ce qui va à l'encontre des remarques faites par Pulgram (1961), Lucci (1976) et Léon (1993, 1997). C'est un usage étrangement homogène que nous trouvons, aussi bien dans les taux de

maintien globaux que dans les contraintes rythmiques et lexicales sur la variation. Un seul contexte, les monosyllabes, présente un maintien plus fréquent du E caduc parmi les Parisiens adultes cultivés que parmi les Parisiens défavorisés de la même génération. A première vue, le E caduc ne semble donc pas contraint par le social. En français lu, en revanche, il apparaît clairement que cette voyelle a bien une valeur symbolique pour les Français parisiens : tous les locuteurs tendent vers un maintien beaucoup plus important de E caduc en lecture, mais les locuteurs les moins privilégiés socialement maintiennent encore plus de E caduc que les locuteurs cultivés, également en syllabe médiane, ce qui semble indiquer une forte insécurité linguistique de la part de ces informateurs (et un rapport à la norme plus détendu parmi les autres). Ce comportement, que nous sommes tentés d'appeler de l'hypercorrection, se retrouve d'ailleurs chez les plus jeunes informateurs du groupe favorisé.

- 29 L'âge des locuteurs ne semble influencer l'usage des E caducs que dans le groupe des Parisiens cultivés, l'autre groupe présentant un emploi plus homogène à travers les générations. Le facteur sexe (examiné uniquement dans le corpus de 1989) semble jouer un rôle très faible. Quand nous rappelons que l'emploi du E caduc interconsonantique reste le même en situation de conversation à trois et en situation d'interview (données de 1989) (mais varie de toute évidence de la langue parlée à la lecture), il nous semble justifié de dire que ce phénomène ne présente pas une gradation sociale et stylistique fine comme celle démontrée pour le *-ing* anglais par exemple (Labov 1976, Trudgill 1974). Le E caduc peut quand même être caractérisé comme une variable sociolinguistique, moins sensible dans le langage parlé que d'autres traits phonétiques (/k/ palatalisé etc.), mais très pertinente en lecture où interviennent forcément les rapports différenciés des classes sociales à ce type de tâche normative.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBRIS et al. (1991) *The Copenhagen Study in urban sociolinguistics*, tome 1. Copenhague: C.A. Reitzel.
- ARMSTRONG, Nigel (1999) « Sociolinguistic variation in southern French schwa », *Linguistics*, 37-1, p. 127-156.
- DELATTRE, Pierre (1966) *Studies in French Comparative Phonetics*. La Haye : Mouton.
- FONAGY, Iván (1989) « Le français change de visage », *Revue Romane*, 24. p. 225-254.
- FOUCHE, Pierre (1959) *Traité de prononciation française*. Paris : Klincksieck.
- GRAMMONT, Maurice (1963) *Traité pratique de prononciation française*, 2ème éd. Paris: Delagrave.
- HANSEN, Anita Berit (1991) « The co-variation of [ə] with style in Parisian French: an empirical study of 'E caduc' and pre-pausal [ə] », *Proceedings of the ESCA Workshop: « Phonetics and Phonology of Speaking Styles: Reduction and Elaboration in Speech Communication »*. Barcelona, Spain, 30 Sept - 2 Oct 1991, p. 30-1 - 30-7.
- HANSEN, Anita Berit (1994) « Etude du E caduc - stabilisation en cours et variations lexicales », *Journal of French Language Studies*, 4, p. 25-54.

- HANSEN, Anita Berit (1997) « Le nouveau [ə] prépausal dans le français parlé à Paris », in Jean Perrot (éd.) *Polyphonie pour Iván Fónagy. Mélanges offerts en hommage à Iván Fónagy par un groupe de disciples, collègues et admirateurs*. Paris : L'Harmattan.
- HANSEN, Anita Berit (1998) *Les voyelles nasales du français parisien moderne. (Etudes Romanes, 40)*. Copenhague: Museum Tusulanum Press.
- HERSLUND, Michael (1989) *Fransk Fonologi*. Trondheim: Tapir, 1ère éd. 1983.
- LABOV, William (1972) *Sociolinguistics Patterns*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press (trad. fr. (1976) *Sociolinguistique*. Paris : Editions de Minuit).
- LEON, Pierre R. (1987) « E caduc : facteurs distributionnels et prosodiques dans deux types de discours », *Proceedings of the Eleventh International Congress of Phonetic Sciences*, vol. 3, p. 109-112.
- LEON, Pierre R. (1993) *Précis de phonostylistique. Parole et Expressivité*. Paris : Nathan Université.
- LEON, Pierre R. (1997) *Prononciation du français standard*, 1ère éd. 1966.
- LUCCI, Vincent (1976) « Le mécanisme du « E » muet dans différentes formes de français parlé », *La Linguistique*, 12, fasc. 2, p. 87-104.
- LUCCI, Vincent (1983) *Etude phonétique du français contemporain à travers la variation situationnelle : débit, rythme, accent, intonation, e muet, liaisons, phonèmes*. Grenoble : Université de langues et lettres de Grenoble.
- MALDEREZ, Isabelle (1995) *Contribution à la synchronie dynamique du français contemporain : le cas des voyelles orales arrondies*. Thèse de doctorat, Université de Paris 7.
- MALECOT, André (1976) « The effect of Linguistic and Paralinguistic Variables on the Elision of the French Mute -e », in *Phonetica*, 33, p. 93-112.
- MILROY, Lesley (1987) *Observing and Analysing Natural Language*. Oxford: Basil Blackwell.
- MORIN, Yves-Charles (1978) « The status of mute 'e' », *Studies in French Linguistics*, 1, 2, p. 79-140.
- MORIN, Yves-Charles (1988) « L'ajustement du schwa en syllabe fermée dans la phonologie du français », in S.P. Verluoyten (éd.), *La phonologie du schwa français (Lingvisticae Investigationes : Supplementa, 16)*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, p. 133-189.
- PERETZ-JUILLARD, Caroline (1977) *Les Voyelles orales à Paris dans la dynamique des âges et de la société*. Thèse de IIIème cycle, non publiée. Université de Paris V.
- PULGRAM, Ernst (1961) « French /ə/: Statics and dynamics of linguistic subcodes », in *Lingua*, 10, p. 305-325.
- TRANEL, Bernard (1987a) « French schwa and nonlinear phonology », *Linguistics*, 25, p. 845-866.
- TRANEL, Bernard (1987b) *The Sounds of French*. Cambridge: Cambridge University Press.
- TRUDGILL, Peter (1974) *The Social Differentiation of English in Norwich*. Cambridge: Cambridge University Press.
- WALKER, Douglas (1996) « The new stability of unstable -e in French », *Journal of French Language Studies*, 6, p. 211-229.
- WALTER, Henriette (1976) *La dynamique des phonèmes dans le lexique du français contemporain*, France-Expansion, Paris.
- WALTER, Henriette (1977) *La Phonologie du français*. Paris : PUF.

WALTER, Henriette (1982) *Enquête phonologique et variétés régionales du français*. Paris : PUF.

WALTER, Henriette (1990) « Une voyelle qui ne veut pas mourir », in J.N.Green et W. Ayres-Bennett (éds.), *Variation and Change in French. Essays Presented to Rebecca Posner on the Occasion of her Sixtieth Birthday*. London & New York : Routledge, p. 27-36.

NOTES

1. Il existe un certain nombre d'exceptions à cette règle, par exemple devant 'h aspiré' ou le E caduc est obligatoirement prononcé (le héros), Hansen 1994 :26-27.
2. Nous suivons Milroy 1987 pour considérer avec méfiance cette tâche de la lecture, dont la signification en cours d'interview pour l'enquêté est sûrement sujet à caution. Néanmoins, nous la conservons, faute d'avoir mieux à proposer pour tester le pôle le plus formel.
3. Cf. Hansen (1994) qui s'intéresse à la question de la stabilisation dans les données en question.
4. Armstrong (1999), en revanche, a établi une forte corrélation entre l'usage du E caduc et le sexe du locuteur dans son enquête sur le français du Midi.
5. Ce dernier mot a parfois été interprété dans les transcriptions comme *mais*.
6. Groupe rythmique
7. Cf. la postériorisation phonétique de E caduc dans cette couche sociale (Malderez 1995).

RÉSUMÉS

Placé en monosyllabe ou en syllabe initiale de mot, le E caduc interconsonantique - (V)C_C - varie avec la vitesse et la formalité selon les règles traditionnelles pour le français standard (*mais l(e) garçon, dans la s(e)maine*), mais est-ce qu'il varie aussi avec les attributs sociaux du locuteur (âge, sexe, appartenance sociale) ? Il y a une tendance à croire que la variation stylistique est toujours accompagnée d'une variation sociale, mais les linguistes ont rarement exploré cette dernière dimension pour le E caduc. Dans cette étude, deux groupes de locuteurs - un groupe de Parisiens cultivés et un groupe de Parisiens socialement défavorisés - ont été opposés dans deux types d'enregistrement, l'interview et la lecture. Les résultats semblent indiquer une forte homogénéité dans l'usage du E caduc en langue parlée, même dans les contraintes linguistiques précises (rythmiques et lexicales), mais un comportement socialement différencié dans la lecture, où les locuteurs défavorisés maintiennent un très grand nombre de E caduc, même en syllabe médiane de mot (type *avenue*). Le facteur de l'âge semble être significatif parmi les Parisiens cultivés, uniquement ; celui du sexe n'a quasiment pas d'importance pour le phénomène en question.

According to the traditional descriptions of Standard French, the unstable E (E caduc) after a single consonant - (V)C_C - varies in certain positions with formality and speed, namely in monosyllabic words and in word initial syllables (*mais l(e) garçon, dans la s(e)maine*). But is there also a variation according to the social characteristics of the informant (in terms of age, sex, or social class)? Stylistic variation is often supposed to be paralleled by social variation, but in the case of French E caduc, few linguists have actually studied this latter dimension. In the present work, two groups of interlocutors, a group of well-educated Parisians and a group of lower

middle class Parisians have been contrasted in two different types of recordings, interview and reading. The results seem to indicate an important homogeneity in E caduc usage as regards the spoken language, even in the detailed linguistic constraints (rhythmic or lexical), whereas the reading task reveals a highly differentiated social pattern, lower middle class informants maintaining a very high number of E caducs, even in word medial position (like in *avenue*). The factor of age seems to have an influence in the well-educated group only, and that of sex has very little importance at all for the phenomenon under study.

AUTEUR

ANITA BERIT HANSEN

Université de Copenhague
Institut d'Etudes Romanes
Njalsgade 80
DK-2300 København S.
Danemark
berit@hum.ku.dk